



« Ces personnages portent en chacun d'eux une part de rêve, de volonté d'exister, de souffle de liberté. »

Razzia de Nabil Ayouch

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

Le film se déroule à deux époques. À quoi correspondent-elles dans le contexte marocain ?

La première période se situe au début des années 1980 et l'autre en 2015. Début 1980 a eu lieu au Maroc une accélération des réformes de l'arabisation, démarrées dans les années 1960, à la fin du protectorat, qui exprimaient alors une volonté du pays de réappropriation de son identité à travers la langue. Ces réformes, communes aux trois pays du Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie), se sont accélérées en 1982 avec la généralisation de l'arabe et la bascule vers un enseignement pratique de l'arabe classique, nécessitant des professeurs « importés » des pays du Moyen Orient : Arabie Saoudite, Syrie, Egypte... les professeurs locaux n'étant pas formés. Évidemment, ils n'ont pas seulement apporté la langue avec eux, mais aussi une idéologie et un islam salafiste qui n'est pas l'islam marocain (le rite malekite est ouvert et tolérant). Cette arabisation a été accompagnée au Maroc d'une suppression des humanités (philosophie, sociologie...) dans le cursus universitaire. Il y a ainsi eu une forme d'anéantissement de l'esprit critique et, trente ans plus tard, on voit

les dégâts que cela a pu produire sur la génération issue de cette réforme. L'été 2015 a été, pour moi, extrêmement chaud dans tous les sens du terme. Il a été le goulot d'étranglement des contradictions d'une société qui, par essence, se trouve dans le paradoxe d'un conflit flagrant entre tradition et modernité. D'un seul coup, une série d'affaires extrêmement révélatrices se sont produites : l'interdiction violente (et illégale) de *Much Loved*, assortie d'une vindicte populaire et d'une série de manipulations ; en parallèle, un concert de Jennifer Lopez a déclenché un tollé chez les islamistes, des homos se sont fait lyncher... Ces événements se sont déroulés dans un contexte de manifestations que l'on retrouve dans le film, celle des islamistes, des conservateurs. [...] En septembre, une bonne partie du pays s'est retrouvé avec une vraie gueule de bois. *Razzia* relie ces deux époques.

Quels changements ont produit ces événements sur la société marocaine ?

Ce qui s'est passé cet été 2015 – qu'on retrouve aussi dans le dernier livre de Leïla Slimani – a contribué à libérer une parole, extrêmement salvatrice.

De fait, c'était violent, qu'on soit témoin ou auteur de cette parole. Mais cela a permis d'aller un peu plus loin que ce qu'avait révélé le printemps arabe, avec une certaine désinhibition des deux camps : d'un côté, les conservateurs, réfractaires à toute réforme et défenseurs d'une vision rétrograde de la société et des libertés individuelles ; de l'autre, un camp progressiste tourné vers la modernité, avec, au milieu, une ligne de front très marquée. [...] Bien sûr, il y a des traditions et un ancrage millénaires au Maroc, mais c'est aussi un pays tourné vers l'Occident, c'est la porte vers l'Europe. Beaucoup de jeunes, avec Internet et les chaînes satellitaires, sont branchés sur des modèles occidentaux. Il faut imaginer quelqu'un qui sort d'une école, qui ne lui a appris qu'un schéma de société mythifiée, et qui se retrouve, à l'âge adulte, sans emploi puisqu'il ne maîtrise pas la langue qui lui permettrait d'accéder à l'économie (le français), qui a des rêves d'ailleurs et vit dans une société qui, elle, n'est pas du tout ailleurs. Cela crée une forme de schizophrénie.

Justement, différentes langues établissent une distinction entre les personnages du film...

Oui. L'arrivée de l'arabe classique, imposé à tous les jeunes étudiants, a été une façon de gommer les identités plurielles. Pour tous ces jeunes, nés

avec un des trois dialectes berbères ou qui ont grandi avec l'arabe dialectal marocain, l'arrivée de l'arabe classique a fracassé le socle déjà fragile sur lequel ils étaient assis. C'était important, pour moi, que, dans le film, Hakim s'exprime dans un arabe de tous les jours, un argot de la rue, ça définit son identité. Inès, une jeune fille qui grandit dans un quartier de riches, ne s'exprime qu'en français et se trouve coupée de toute une partie de la population, même si elle le regrette.

Au Maroc, la langue est à la fois une barrière, une frontière, un marquage.

Le film met en scène des personnages dans des contextes très différents. Votre première idée était-elle de faire un film choral ?

Au tout départ, l'idée avec Maryam Touzani, ma co-scénariste, était de revisiter des personnages que nous avons connus depuis que je me suis installé au Maroc en 1999. Pour moi, ils étaient tous issus d'une minorité. Puis nous avons compris qu'ils ne formaient pas un ensemble de minorités, au contraire : au Maroc aujourd'hui, ils représentent une majorité, les uns additionnés aux autres, mais une majorité silencieuse. Ils portent en chacun d'eux une part de rêve, de volonté d'exister, de souffle de liberté. Ça les réunit. Mais ça nous semblait important de les faire exister indépendamment ; de créer du lien

entre eux mais qu'en tant que majorité silencieuse, ils ne se rencontrent pas.

Le film aborde à la fois la question d'une oppression des minorités et celle d'une autocensure de ces mêmes minorités cherchant à se protéger...

Dans ce film, l'espace clos, réservé, de chaque personnage (un appartement, un restaurant, l'imaginaire) vient contraster avec l'espace public (la rue, les lieux de rencontre, de harcèlement). Pour préserver un espace mental ou physique, nos personnages ne cessent de vouloir défendre leur territoire, de ne pas se le faire « voler ». Dans cette lutte, certains sont aux avant-postes, comme les femmes. Car c'est une question de survie et, sur cette question, nous régressons. Mais si la censure officielle, assez violente, est finalement assez simple, car frontale, [...] la censure de la masse, qui amène à une forme d'auto-censure (porter des vêtements plus longs, masquer ce qui constitue une identité ou une différence), est bien plus pernicieuse : elle se répand dans l'espace public à travers des jeux de regards, des commentaires. Et cela demande une force de caractère incommensurable d'arriver à faire face, de protéger nos choix de vie. ●

Maryam Touzani,
CO-SCÉNARISTE ET ACTRICE

Le film montre qu'il y a un enjeu crucial sur le statut des femmes au Maroc. Quel regard portez-vous sur cette question ?

Le courage n'est pas une évidence pour tout le monde. C'est très difficile, surtout dans une société comme la nôtre, parce qu'il y a les actes de courage, mais surtout il faut les assumer ensuite. Et la société exerce un poids accablant si on ne possède pas la maturité, l'énergie, la conviction nécessaires. Les femmes doivent prendre conscience qu'elles disposent d'une immense force, à condition d'avancer ensemble. C'est le cumul de nos voix qui fait que nous pouvons réellement résister. En 2015, après l'affaire de deux filles encerclées par la foule parce qu'elles portaient des jupes, qui ont été arrêtées et jugées, une amie était allée au souk, pendant le ramadan, en robe moulante et avec du rouge à lèvres. Elle m'a dit : « Je me suis faite insulter comme jamais et j'étais heureuse. C'est ma façon de leur dire que je suis comme je veux et qu'ils n'ont qu'à ne pas me regarder s'ils ne veulent pas me voir comme je suis ». Il faut oser le faire... À l'inverse, j'ai des amies qui ne sortent plus en débardeur. Si tout le monde fait ça, ils auront gagné. C'est un combat de tous les instants, qui repose sur ces petits gestes qui semblent anodins mais deviennent essentiels. On est à un moment où il faut vraiment foncer, ne plus faire de concessions. [...] Nous sommes face à une urgence. ●

Razzia de Nabil Ayouch

SYNOPSIS



En salles à partir
du 14 mars 2018

France, Maroc
2017 – 1 h 59

Réalisation
Nabil Ayouch

Scénario
Nabil Ayouch
Maryam Touzani

Avec
Maryam Touzani
Arieh Worthalter
Abdelilah Rachid
Dounia Binebine
Amine Ennaji
Abdellah Didane
Mohamed Zarrout
Nezha Tebbaai
Saâdia Ladib
Maha Boukhari
Younes Bouab
David El Baz

Image
Virginie Surdej

Montage
Sophie Reine

Son
Zacharie Naciri

Producteur
Bruno Nahon
Nabil Ayouch
Patrick Quinet

Directeur de production
Albert Blasius

Production exécutive
Frantz Richard

Distribution



www.advitamdistribution.com

À Casablanca, entre le passé et le présent, cinq destinées sont reliées sans le savoir. Différents visages, différentes trajectoires, différentes luttes mais une même quête de liberté. Et le bruit d'une révolte qui monte...

Nabil Ayouch



Nabil Ayouch est né à Paris. Son 1^{er} court métrage *Les Pierres bleues du Désert* (1992) révèle Jamel Debbouze. En 1997, il réalise son 1^{er} long métrage, *Mektoub*, qui comme *Ali Zaoua* (2000) représente le Maroc aux Oscars. Puis viennent *Une minute de Soleil en moins* (2003) et *Whatever Lola Wants* (2008). Nabil Ayouch sort en 2011 *My land*, son premier long métrage documentaire, et réalise en 2012 *Les Chevaux de Dieu*, adaptation du roman *Les Étoiles de Sidi Moumen*, qui s'inspire des attentats du 16 mai 2003 à Casablanca. Le film reçoit le Prix François Chalais à Cannes et représente le Maroc aux Golden Globes et aux Oscars, remportant 26 prix à l'international. En 2015, *Much Loved*, sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs à Cannes, remporte 12 prix internationaux. Il sera interdit au Maroc. Son dernier film *Razzia*, qui représentera le Maroc aux Oscars, a démarré sa carrière au Festival de Toronto.

Ce document
vous est offert par
votre salle et l'AFCAE

AFCAE

ASSOCIATION FRANÇAISE DES
CINÉMAS ART & ESSAI

Créée en 1955 par des directeurs de salles et des critiques, et soutenue par André Malraux, l'Association Française des Cinémas Art et Essai (AFCAE) fédère aujourd'hui un réseau de cinémas Art et Essai indépendants, implantés partout en France, des plus grandes villes aux zones rurales. Comptant à ses débuts 5 salles adhérentes, elle regroupe, en 2018, 1 150 établissements représentant près de 2 400 écrans. Ces cinémas démontrent, quotidiennement, par leurs choix éditoriaux en faveur des films d'auteur et par la spécificité des animations et événements proposés que la salle demeure, non seulement le lieu essentiel pour la découverte des œuvres cinématographiques, mais aussi un espace de convivialité, de partage et de réflexion.

À travers le Groupe *Actions Promotion* de l'AFCAE, qui réunit des représentants des cinémas de toutes les régions, les salles Art et Essai soutiennent des films pour :

- favoriser la diffusion et la circulation des œuvres cinématographiques dans toute leur diversité;
- découvrir et accompagner de jeunes auteurs;
- suivre la carrière de cinéastes et auteurs reconnus.

**Association Française
des Cinémas Art et Essai**

12 rue Vauvenargues – 75018 Paris
T 01 56 33 13 20

www.art-et-essai.org

Avec le concours du



centre national
du cinéma et de
l'image animée